

Autant que nous le sachions, le Japon passe pour être une île

Didier Doumergue et Catherine Simon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3506>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 11-18

ISBN : 978-2-916332-40-6

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Didier Doumergue et Catherine Simon, « Autant que nous le sachions, le Japon passe pour être une île », *Le Portique* [En ligne], 43-44 | 2019, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3506>

Ce document a été généré automatiquement le 10 février 2020.

Tous droits réservés

Autant que nous le sachions, le Japon passe pour être une île¹

Didier Doumergue et Catherine Simon

- 1 La proposition de piloter un numéro sur le Japon dans la revue *Le Portique* est née d'une expérience toute personnelle : le choc vécu lors d'un premier voyage en 2017, bien au-delà de ce que m'en promettait un intérêt développé depuis longtemps pour l'histoire, la culture, l'art, le mode de vie nippons. Non seulement ce voyage a augmenté ma puissance de sentir, en m'offrant tant de nouvelles images, sonorités, fragrances, saveurs, toutes devenues de nouvelles perceptions haptiques, mais encore il a stimulé le travail de penser. Il m'a semblé, dans mon exaltation de néophyte, qu'il n'y avait rien comme la « *matière-Japon* », *sujet et objet* à la fois, pour précipiter la réflexion, l'éperonner, la vivifier. J'ai imaginé que je partageais cette conviction avec d'autres qui l'avaient comme moi convertie en quête personnelle. J'ai voulu inviter des auteurs, à appliquer, eux et moi, à notre tour, une couche, très mince, apposée aux précédentes, comme le font les *maki-e-shi* dans l'art de la laque.
- 2 La plupart des discours sur le Japon et les Japonais sont remplis de la difficulté (ou des difficultés) de penser le contraire de ce qu'on a l'habitude de penser. Le texte que j'écris suite à mon premier voyage (*Tokyo script*²) raconte comment un *vulgum pecus* occidental est confronté à ce qu'il ne comprend pas. Il décrit l'équipement intellectuel, expérientiel avec lequel j'aborde la nouveauté : car ce ne sont des nouveautés que par rapport à ce que je suis, ce que je pense, mes lectures, mes expériences, mes professeurs, ma sensibilité politique, ma famille. J'expose cet équipement culturel comme le filtre à travers lequel cet individu lambda est confronté au Japon. Ce qu'il en découvre est forcément déformé par ce dispositif optique, comme les peintres de la Renaissance alors qu'ils regardent un monument à travers l'objectif de la *camera oscura* : l'image du monument leur parvient non seulement inversée, mais également mise en perspective, c'est là une des transformations que fait subir l'instrument à l'image.
- 3 L'expérience de la *matière-Japon*³ oblige à une opération de décalage, de diffraction. Elle donne lieu à de multiples récits en les mettant au service de la connaissance et ce serait « comme si la chose Japon ne pouvait se voir en face, par réfraction uniquement (...).

Mais cette impossibilité-là ne compromet rien. Plutôt fournit-elle (les) plus beaux départs de fiction »⁴. Catherine Simon fait cette observation au moment où nous voyageons ensemble à Kyoto puis Tokyo, au printemps 2018. C'est par ailleurs lors de notre séjour à Tokyo (le second en ce qui me concerne) que nous tentons de poser le cadre de l'aventure éditrice et que nous rédigeons *in situ* la première note d'intention.

- 4 Chacun de nous deux arrive sur ce terrain – voyage au Japon et aventure éditrice – avec le bagage qui est le sien mais également un certain *background* : des expériences antérieures, un jeu de références, d'antécédents et d'intérêts qui précèdent le voyage et qui vont être déterminants (et plus que nous l'imaginions) dans cette aventure. C'est par exemple, et entre autres, les expériences des anthropologues pour Catherine : Leroi-Gourhan, Lévi-Strauss et Haudricourt, ainsi que l'œuvre originale de Chris Marker⁵ ; c'est, principalement pour moi, le théâtre, ma formation au jeu du masque et mon intérêt pour le Nô.
- 5 Pour autant que nous entretenons des différences tous les deux dans notre formation initiale, ce qui nous réunit dans cette expérience est un goût certain pour les récits. Des récits qui, dans leurs projections littéraires, laissent entrevoir écarts, interstices, décalages. Nous aurons tôt fait de nous rallier à l'idée que « la description littéraire fait subir aux observations une *transvaluation*, qui est une transmutation⁶ », et à vouloir en tirer les avantages dans cette entreprise.
- 6 Une des particularités de « la recherche du Japon », par des Occidentaux, réside dans le fait qu'elle est singulièrement contenue dans l'histoire du Japon. Pour aucune autre contrée du globe, l'ouverture sur le monde extérieur imposée par les puissances occidentales, n'a surgi avec autant de précipitation violente qu'au Japon, et induit autant d'intérêts, fussent-ils commerciaux, de curiosité, de désir de le connaître. L'avènement de l'ère Meiji génère notre désir de Japon, le façonne et l'imprègne, car nous y entrons aujourd'hui, longtemps après, toujours à la suite de l'escadre menée par le commodore Matthew Perry. C'est une de nos premières intuitions : l'avènement de cette nouvelle ère encadrerait dès lors toute expérience moderne du voyage au Japon, une expérience particulière où sont assignées historiquement les places respectives, asymétriques, du visiteur et du visité. Cette place de visiteur fait naître un voyage, où se distinguent peu la forme et le fond, ombre projetée ou à venir du voyage intérieur.
- 7 C'est à cet endroit qu'il faut comprendre le sens de notre intitulé « Japon voyages intérieurs ».
- 8 Toute une littérature a vu le jour depuis les premières recensions des Européens à faire le tour du Japon⁷ aux récits de découverte qui se sont multipliés à partir de Meiji⁸. Suivront les guides de voyage, aujourd'hui les sites internet vantant les curiosités touristiques, les beautés incontournables, la garantie d'authenticité. Au lieu de résister à toute cette masse écrite et médiatique, nous pouvons la voir comme un réservoir des lieux-communs. Des lieux communs par les manières dont est abordée, décryptée, commentée la *matière-japon*⁹.
- 9 Et nous avons voulu en privilégier l'attaque stylistique : la littérature de récits. La pratique du récit tente, depuis la fin de la première guerre mondiale, à réévaluer « le cours de l'expérience » comme l'écrit Walter Benjamin en 1936, cette expérience devenue « incommunicable » parce qu'elle ne nous atteint plus qu'elle ne soit « chargée d'explication ». Benjamin précise : « Autrement dit : dans ce qui se produit, presque rien n'alimente le récit, tout nourrit l'information. »¹⁰

- 10 Avec le Japon il semble impossible d'entrer dans la comparaison simple (ou de nous en satisfaire). Nous ne pourrions compter que sur nos affects pour l'approcher, l'apprécier ; non pas l'évaluer mais le goûter, en jouir. Nous serions obligés de faire l'expérience du Japon, entrevoir ce que c'est que d'être japonais, admettre que c'est là, la seule voie pour le connaître. Ce que paraît nous dire Jean-Luc Nancy dans son grave et savoureux *Nippospitalité*. Et peut-être conclure qu'on ne le sera jamais ! Le Japon serait pour tous les visiteurs le lieu où l'on déchoit. Nous nous reconnaissons dans le récit *Si jamais j'ai déchu, c'est au Japon* de Fleur Breteau.
- 11 L'expérience japonaise ébranle les concepts – des outils intellectuels parfois longuement affûtés –, ce qu'illustrent précisément Yves Paul, en commentant la célèbre assertion de Lacan *L'inconscient du Japonais est inanalysable*, et Philippe Choulet avec *Lévi-Strauss et le Japon : l'éthos de la distance* dans lequel il relate un Lévi-Strauss voyageur mettant à l'épreuve en son for intérieur l'analyse structurale. En regard, Catherine Simon propose *Le voyage implicite, en compagnie de Haudricourt et de Leroi-Gourhan*.
- 12 La discipline ethnologique est souvent traversée par la question coloniale, ou plus justement du colonisé. Le Japon y résisterait, ce que nous apprend Ahmed Boubeker dans un premier chapitre de son carnet de voyage *Le Japon vu d'ici et de là-bas. Chroniques d'un détour par l'empire des signes* : « Ne pas oublier que le pays du soleil levant n'a jamais été colonisé ». C'est vouloir dire aussi que s'y pose dans un autre contexte le rapport aux travailleurs immigrés. Qui mieux qu'un sociologue japonais pouvait nous en parler ? Nous accueillons la contribution de Namiocka Shintaro, familier des thématiques de solidarité internationale : *Le quartier populaire de Kotobuki à Yokohama – Travailleurs immigrés, identité collective et solidarité internationale* – traduit du japonais par Hélène Le Bail.
- 13 Doan Bui achève cette première section avec un *Journal du Japon* envoyé de Tokyo par mails successifs au moment même du bouclage du numéro. Le brouillage du temps long de la réflexion et du temps court de la communication, l'adresse et l'implication personnelle, le récit des impressions actuelles tressé avec celui de la mémoire, est certainement emblématique de la forme que nous avons voulu donner à ce numéro.
- 14 Il n'est pas surprenant que le territoire des jeux, des rituels et de l'art soit celui des échanges par excellence entre Occident et Japon, lesquels sont regroupés dans une seconde section. François Regnault, à qui l'on doit cette année *Claudiel avec Lacan* dit de l'ambassadeur-poète qu'il « christianise aisément tout ce qu'il trouve (sauf peut-être au Japon, ce lieu du vide) »¹¹. Il nous parle justement de cette irruption du vide dans *Claudiel et le Japon*. Quant à Nicolas Depoutot, il conseille dans une *Lettre à M. le meilleur cadeau à faire à un architecte français, celui d'un voyage au Japon*. Bertrand Grimonprez a choisi deux jeux emblématiques dans la myriade de ceux auxquels s'adonnent passionnément les Japonais. Il en décrypte les représentations : *Pratiques et représentations du go et du shôgi*. Clélia Zernik analyse les tendances esthétiques de l'art contemporain au Japon et éclaire, de son expérience, le japonisme actuel¹² dans un entretien avec Catherine Simon. Olivier Goetz brosse, quant à lui, un panorama du japonisme à la française dans le paysage artistique et culturel de la seconde moitié du XIX^e siècle : *Le Japon spectaculaire de la Belle Époque*. Propos dont je prends la suite avec *De la matière-japon au masque neutre (et retour)* en m'intéressant à la généalogie qui relie, des années vingt aux années cinquante, le masque de Nô au masque neutre de Jacques Lecoq. Enfin, selon Clélia Zernik dans *Le film-Japon* : « Pour le voyageur occidental, le Japon se présente comme l'expérience d'un film ».

- 15 Chris Marker écrit : « Inventer le Japon est un moyen comme un autre de le connaître. Une fois dépassées les idées reçues, une fois contournée l'idée reçue de prendre le contre-pied des idées reçues, mathématiquement les chances sont les mêmes pour tous, et que de temps gagné. Se fier aux apparences, confondre sciemment le décor avec la pièce, ne jamais s'inquiéter de comprendre, être là – *dasein* »¹³. Il est frappant de constater qu'une partie des récits qu'appelle, suscite et déclenche inmanquablement le Japon, génère les fameuses « idées reçues » dont parle Chris Marker. Dans leur fond comme dans leur forme, elles sont un mode répandu d'appropriation de l'étrangeté ressentie. Les pointer, les analyser, éventuellement les infirmer, puis en façonner toujours de nouvelles, devient un genre à part entière de production de savoirs sur le Japon¹⁴.
- 16 Si nous devons comprendre le Japon, notre attention porterait sur l'attirail intellectuel et sensible avec lequel chacun de nous aborde cette expérience de l'altérité. « Les contributeurs, qu'ils aient ou non visité le Japon, gagneront, en multipliant le feuilleté des médiations, à analyser l'équipement intellectuel de penseurs confrontés à la *matière-japon*, que ces penseurs eux-mêmes aient ou non visité le Japon » précisons-nous dans la note d'intention initiale. « La modification de soi que produit l'altérité est le signe incontestable de l'événement de la rencontre », comme nous l'écrivit Jean-Paul Resweber dans une réponse à notre proposition de diriger ce numéro. Mais tout le monde est-il prêt à laisser paraître la modification de soi et d'en faire le fond désirant de son écriture, la décliner, imprimer dans le récit ce *laisser-affecter* ? Si toutes les attitudes sont recevables, elles sont, pour nous, subsumées sous la catégorie de l'espace partagé. L'équipement intellectuel et sensible, aussi singulier qu'il soit pour chacun d'entre nous, conduit à nous retrouver sur ce terrain commun, qui n'est pas celui des « idées reçues », mais des lieux positifs de rencontre et de reconnaissance, dans le sens que Jean-Yves Trépos donne aux *topoi*.¹⁵
- 17 Nous avons voulu que ce numéro s'étende à une pluralité de récits, de thèmes, de formes, de niveaux de langues, dans une juxtaposition des idées et des arguments, un peu à la manière du *sentô*. Tel que le voit et l'analyse Mizubayashi dans un article introductif du numéro *Dans le bain Japonais* de la revue *Critique* (1983) : « ce qui mérite attention dans ce phénomène de bains collectifs (...) c'est son aspect social, ou plutôt son étrange caractère véritablement public, au sens de *public relation*. Le *sentô* est en effet un lieu où se manifeste une certaine sociabilité ; le plaisir du bain y est étroitement lié à celui de rencontrer des gens, à celui de converser avec eux ». ¹⁶
- 18 **Didier Doumergue - *Nota bene***
- 19 Non seulement la *matière-japon* génère des récits en grand nombre, mais ces récits eux-mêmes appellent le commentaire, le suscitent, l'excitent dans une espèce de *gaya conversazione* sans fin. C'est pourquoi cinq des contributions seront suivies d'un *dialogue entre Lui et Moi*, dix-septième du genre ; espèce de *fatrasie* dans lequel deux ostrogoths, abusant du cuistre « lâcher de noms » (*name dropping*), bavards, parodiques, souvent naïfs, s'abandonnent à leur logorrhée, mettent en question, rebondissent, se laissent aller à leurs pensées profondes comme à des approximations déconcertantes, ou encore associent librement, ce qui est aussi un mode de création du savoir : l'association libre laissant filtrer des bribes de vérité, à l'insu de celui qui parle mais pas de celui qui écoute avec une attention flottante. Au lecteur d'en juger la liberté amusante (comme on dit physique amusante). J'adosse à cette présentation le premier de ces dialogues,

pour le simple plaisir de confesser ma japomanie quand tout finit par être mesuré à l'aune de la *matière-japon*.

NOTES

1. François Caron, *La vraie description du puissant royaume du Japon*, 1636.
2. Didier Doumergue, *Tokyo script, Paradoxe sur le voyage du Japon en famille à l'époque du tourisme de masse*, Cahiers du Portique n° 17, octobre 2019.
3. Nous avons cherché comment nous passer d'une référence à quelque chose qui se nommerait « le Japon », nous refusant à l'essentialisme, nous méfiant de l'orientalisme si courant, minimisant les observations partagées par tant de voyageurs étrangers. Nous aurions tout aussi bien pu parler du japon avec une minuscule pour le distinguer du Japon majuscule, état, civilisation, culture. Nous avons opté pour adjoindre à ce japon minuscule ce mot de « matière », en ce qu'elle constitue la substance des corps, qu'elle est connaissable par les sens, qu'elle relie l'humain au non- humain, etc. Mathieu Cappel, quant à lui, parle de « la chose Japon » dans « L'érotique Japon – sur Chris Marker », *Positif*, n°632, 2013.
4. Cf. L'expression « départs de fiction » est empruntée par Mathieu Cappel (*op. cit.*) à Jean-Christophe Bailly dans *Le Dépaysement. Voyages en France*, Paris, Éditions du Seuil (Fiction et Cie), 2011.
5. Le film *Mystère Koumiko* (France, 1965, 45 minutes) naît à l'occasion d'un voyage au Japon en 1964, lors des Jeux Olympiques de Tokyo. L'intention originelle de Chris Marker est de réaliser un film sur les Jeux, comme il l'a fait en 1952 à Helsinki. Il décide finalement de faire un film sur le Japon en suivant Koumiko Muraoka : « Koumiko Murooka, [est une] secrétaire, plus de vingt ans, moins de trente, née en Mandchourie, aimant Giraudoux, détestant le mensonge, élève de l'Institut franco-japonais, aimant Truffaut, détestant les machines électriques et les Français trop galants, rencontrée par hasard à Tokyo, pendant les Jeux olympiques. Autour d'elle, le Japon... ». Voir aussi les nombreuses analyses et commentaires de son cinéma au Japon, à titre d'exemple, après Mathieu Cappel, citons l'article de Emi Kolde : « Le Japon selon Chris Marker, lieu du dépaysement temporel, entre le sommeil et le réveil », *Appareil*, 6, 2010.
6. Cf. Perrine Simon-Nahum, « L'héritage des sciences de l'homme », *Talmudiques*, France Culture, 27/01/2019. Elle note en substance qu'il faut toujours en passer par une *spiritualisation* (c'est nous qui soulignons) en quoi consiste la littérature, pour nous permettre de nous confronter plus profondément au monde que nous habitons.
7. Citons parmi une ample bibliographie, François Caron, *Le puissant royaume du Japon* (1636), Éd. Chandeigne, 2018, auquel nous devons notre titre.
8. Philippe Artières nous donne une captivante édition du récit de voyage de Maurice Dubard, *Le Japon pittoresque*, 1879, Éd. Mercure de France, 2018.
9. <https://gallica.bnf.fr> : « Les premiers récits de voyageurs au Japon écrits directement en langue française sont publiés dès 1853, année de l'arrivée des canonnières américaines du commodore Perry aux abords des côtes japonaises. Ces écrits de plénipotentiaires, de militaires, de négociants ou de chargés de mission, savoureux et singuliers, révèlent un « pays aussi étrange qu'étranger » (Barbey d'Aurevilly, *le Pays*, 28 mars 1854). Ils attisent la curiosité des contemporains : le Japon enthousiasme. Nombreux sont les touristes qui, dès les années 1880, décident de prendre le paquebot à Marseille, pour s'aventurer dans un périple autour du monde et atteindre

ce Japon tant rêvé. D'un récit à l'autre s'élabore l'image d'une nation insulaire difficile d'accès, et s'ébauche la notion, encore vivace de nos jours, d'une alliance harmonieuse entre la tradition et la modernité. »

10. Walter Benjamin, « Le Conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov », traduit par Pierre Rusch, Œuvres III, Paris, Gallimard, 2000.

11. François Regnault, *Claudel avec Lacan, Petit guide du théâtre de Paul Claudel*, Navarin éditeur, 2018, p. 9.

12. <https://gallica.bnf.fr> : « Ce qui distingue d'emblée le japonisme des vagues antérieures d'exotisme – *chinoiseries* du XVIII^e siècle ou *orientalisme* du milieu du XIX^e siècle -, c'est qu'on le rencontre moins dans les milieux académiques ou officiels que chez les artistes en quête d'expressions nouvelles. Dans les estampes d'Hokusai, d'Hiroshige et de bien d'autres moins illustres, les peintres puis les graveurs découvrirent des propositions originales en matière de couleur, de dessin, de mise en page, de perspective ou de format qui, combinées à d'autres influences (celle de la photographie naissante, notamment), allaient produire des bouleversements radicaux dans l'ordre visuel. À ces sources lointaines, les arts décoratifs eux-mêmes puisèrent non seulement des motifs venant renouveler le répertoire de l'éclectisme ambiant, mais aussi des techniques et des solutions formelles inédites. L'onde de choc se propagea sans discontinuer de l'Impressionnisme à l'Art nouveau, se prolongeant encore avec l'Art déco » et, jusqu'à la somme de manifestations culturelles et artistiques tout au long de l'année 2018 et celle initiée par le Centre Pompidou-Metz en 2017 et 2018.

13. Chris Marker, *Le dépayés*. Éditions Hersher, 1982.

14. Cf. la collection « Le Japon » aux éditions Arléa, dont : *Au Japon, ceux qui s'aiment ne disent pas je t'aime* par Elena Janvier, 2012 ; Liza Maronese, *Dictionnaire insolite du Japon*, Éditions Cosmopole, 2012 ; Karyn Poupée, *Les Japonais*, Éditions Taillandier, 2012 (2^e édition) ; *Le goût du Japon*, textes choisis et présentés par Anne-Marie Cousin, Éd. Mercure de France, 2016 ; Jean-Paul Honoré, *Comment le Japon est venu à moi*, Éd. Nous, 2018 ; Philippe Pelletier, *La fascination du Japon, idées reçues sur l'archipel japonais*, Éd. Le cavalier bleu, 2018 (3^e édition) ; etc.

15. Cf. Jean-Yves Trépos, « Sur une sociologie de la mesure », *Utinam* 23, janv. 1998 : « On a surtout cherché à traquer les lieux, communs ou spécifiques, comme des exemples de platitudes ou d'impostures idéologiques (...) je pense qu'il faut aussi parfois prendre au sérieux ces états intermédiaires de la connaissance. »

16. Akira Mizubayashi, « Autour du bain : de l'intimité familiale à la sociabilité (Lettre à un ami) », in : *Dans le bain japonais, Critique*, n°428-429, 1983.

AUTEURS

DIDIER DOUMERGUE

Didier Doumergue est metteur en scène et enseignant. Il dirige depuis 1999 la compagnie Le Studiolo (Metz). Il est l'auteur de nombreux articles notamment sur le théâtre et co-dirige les ouvrages : *Art et usages du costume de scène* (Éd. Lampsaque, 2007) et *Le costume de théâtre, objet de recherche* (Éd. Lampsaque, 2014).

CATHERINE SIMON

Catherine Simon, titulaire d'un D.E.A. Histoire des techniques (EHESS, Paris), a effectué plusieurs enquêtes dans l'Est et l'Ouest de la France mettant en jeu des sociétés locales et des aspects de leur environnement naturel (l'industrie granitière dans les Vosges, des carrières de pierre de taille dans la Meuse, les salines de Dieuze, les femmes dans la vallée sidérurgique de la Fensch, la culture du blé- sarrasin en Bretagne, etc.). Depuis 2003, elle anime le Forum-IRTS de Lorraine (site de Ban Saint-Martin).